

ECOLE DE MEDECINE ET DE CHIRURGIE DE MONTREAL

FACULTÉ DE MÉDECINE

DE

L'UNIVERSITÉ DU COLLÉGE VICTORIA

A MONTRÉAL

DISCOURS PRONONCÉ

A LA RÉOUVERTURE DES COURS

LE 1er OCTOBRE 1878

PAR

T. E. D'ODET D'ORSONNENS, M. D.

Professeur de Chimie, de Toxicologie et de Clinique Obstétricale.

MONTREAL, 1878.

DISCOURS PRONONCÉ

PAR LE

DOCTEUR D'ORSONNENS

A la réouverture des cours de l'Ecole de Médecine et de Chirurgie de Montréal

LE 1er OCTOBRE 1878.

Monsieur le Président,

Messieurs,

L'Ecole m'a chargé du rôle honorable de vous souhaiter de sa part la bienvenue ! Quel plaisir n'est-ce pas en effet pour nous vos anciens proofesseurs, de vous voir encore revenir vous grouper auprès de nos chaires, pour terminer vos études professionnelles, vous, dont la bonne conduite, le travail énergique et la constante assiduité, pendant ces années dernières, ont fait notre orgueil et mérité de chacun de nous les plus chaleureuses félicitations. Ce passé si sage, ce temps si bien employé, nous en sommes certains, seront pour vous, cette année, une assurance de succès plus grands encore, et pour nous, par votre bon exemple, une garantie certaine de travail et de moraliré parfaite de la part de nos nouveaux élèves. C'est appuyé sur ces belles espérances que j'éprouve un véritable bonheur à voir notre Ecole de Médecine et de Chirurgie ouvrir ses portes pour la trente sixième année consécutive à notre jeunesse si studieuse, comme c'est avec un légitime orgueil que je jette un regard en arrière pour contempler le nombre de médecins distingués qu'elle a déjà formés. N'y en a-t-il pas en effet dans le Sénat, dans la magistrature, dans l'arène politique, dans les chaires universitaires, comme il y en a eu sur les banquettes ministérielles et sur les champs de bataille de l'Europe et sur ceux de ce continent surtout ! Le plus grand nombre de nos médecins canadiens-français n'a-t-il pas reçu son éducation professionnelle à notre Ecole et tous ne jouissent-ils pas de la plus haute considération ? Eh bien ! Messieurs, cette Ecole si fière de son passé n'est pas moins anxieuse pour son avenir, car elle existe encore, la même de nom, la même par ses professeurs, la même par les établissements religieux qui lui prêtent leur important concours.

Vous vous attendiez peut-être à une métamorphose complète, du moins à un changement considérable. Mais bénissons la divine providence qui toujours conduit les événements pour notre plus grand bien ! Des pourparlers il est vrai, je dois l'avouer, ont eu lieu avec les autorités ecclésiastiques, des démarches prises même avec l'Université Laval, mais encore sans résultat définitif! Des questions vitales, qui ne sont pas résolues, n'arrêtent que momentanément, du moins, osons l'espérer, l'entente cordiale et la marche que se proposent les deux parties contractantes. Espérons que le temps, ce grand maître qui décide de tout ici bas, que la reflexion qui doit toujours mûrir sagement les démarches sérieuses des corps, comme celles des individus, espérons de plus même encore que l'institution la plus forte, la plus comblée de faveurs, aura la magnanimité de céder à celle qu'elle peut peut-être regarder pour le moment comme la plus faible. Il s'agissait, comme vous le savez tous, d'attacher, ou plutût d'unir cette Ecole à Laval, à son titre d'université catholique. Mais vous n'ignorez pas Messieurs, et personne ne peut l'ignorer, que nous tous, professeurs de l'Ecole de Médecine et de Chirurgie de Montréal, sommes catholiques, que nous avons toujours soumis et que nous soumettons encore, et que nous soumettrons toujours notre enseignement aux règles tracées par la Sainte Eglise Catholique Romaine dont l'ordinaire à Montréal est pour nous le guide dans ces circonstances. Notre Ecole est donc réellement la seule en

cette Province dont tous les membres soient catholiques. De plus, nos élèves ne fréquentent-ils pas que nos établissements religieux ? Ils sont donc mieux placés sous ce rapport que ceux de tous les autres corps enseignants ; la seule chose donc qui puisse paraître donner un prétexte pour l'accomplissement de ce fait est que l'Ecole est affiliée à une université protestante, mais dont jamais aucun élève n'approche, pas même pour aller y recevoir son diplôme. Cette belle institution, l'Université du Collége Victoria, à Cobourg, dans la Province d'Ontario, nous a tendu la main, en poussant la délicatesse jusqu'à ce point pour respecter les susceptibilités religieuses. Elle nous octroie toutes ses faveurs, toutes les dignités universitaires, sans s'immiscer en rien dans nos affaires, nous en abandonnant complètement le contrôle. Honneur donc à cette noble institution, qui laissant chacun libre dans le domaine de sa conscience, donne seulement à chacune de ses facultés le soin de répandre les sciences, se contentant pour elle de les protéger, de les honorer ! L'Ecole, je le répète, est donc véritablement une faculté de médecine catholique, catholique par son enseignement, catholique par tous ses professeurs, catholique par les établissements qui lui servent à former ses élèves puisque tous se trouvent être des communautés religieuses, catholique enfin, puisqu'elle est l'œuvre impérissable du vénérable évêque Bourget ! Mgr. Fabre lui-même, a bien voulu relever encore le caractère de l'Ecole par les éloges dont il a daigné l'honorer dans son mandement du 22 décembre dernier. Vous me demanderez, alors, mais quelle peut donc être la cause qui empêche une fusion qui semblerait devoir être si facile. Puisqu'il s'agit tout simplement en effet d'unir une faculté catholique laïque à une université catholique religieuse, n'est-ce pas à cette dernière qu'il appartiendrait de tendre la main à ses frères pour les garder entièrement dans le sein de la famille. Et ne devrait-elle pas le faire avec cette grace et avec cette générosité magnanime qui sont toujours le cachet de toutes les actions que la religion chrètienne inspire tous les jours à ses dignes ministres ?

Pour nous, nous le répétons encore, nous ne voulons pas mettre d'entraves, nous respectons et nous voulons aider même à l'accomplissement des vues du St Siége. La difficulté et la seule véritable consiste donc dans la manière ou plutôt si vous voulez dans les moyens à prendre pour atteindre ce but, tout en conciliant les intérêts réciproques ?

Nous existons depuis trente six ans ; simples individus, sans autres ressources que celles de notre énergie et de notre travail, nous avons lutté jusqu'à ce jour contre tous les obstacles ; nous avons même réussi à élever cette école au rang de faculté de médecine de l'Université du Collége Victoria, à mériter l'honneur de siéger tous comme ses professeurs, dans son sénat, à donner à nos élèves un diplôme, qui est reçu en Europe à l'égal de celui des autres universités de ce continent. Nous comptions l'hiver dernier cent vingt-sept élèves ! Nous possédons une propriété qui vaut près de vingt-quatre mille dollars ; nos leçons annuelles en rapportent en moyenne de huit à dix mille ! Sur nos vieux jours, lorsque nous sommes sur le point de léguer ce riche héritage à ceux qui veulent continuer notre œuvre ; je devrais dire à ceux de nos élèves, dont nous connaissons les talents, chez qui nous avons constaté le goût et l'amour du travail, et dont l'éducation classique et médicale est pour nous une garantie du succès de la continuation de l'Ecole de Médecine, on voudrait nous faire consentir à l'anéantissement de notre institution, en permettant que l'on change son nom, qu'on lui enlève son autonomie et qu'on en passe même la propriété en mains étrangères. Ce sacrifice est au-dessus de nos forces ! Je dirai plus, il ne nous est pas même permis de le faire. L'école est pour nous un bien sacré ; elle est et doit être pour tous les médecins qui y sont venus puiser leur éducation, cette *Alma Mater* que tous doivent aimer, respecter, défendre et travailler à toujours faire grandir et rendre de plus en plus florissante ! C'est le patrimoine scientifique, si je puis ainsi m'exprimer, de ses élèves, dont les plus distingués de chaque génération, doivent hériter à leur tour, pour continuer à l'enrichir, à le rendre plus glorieux et plus utile. L'Ecole dépend encore des communautés religieuses, de l'Hôtel-Dieu surtout, qui lui a procuré les moyens de se bâtir, près de son enceinte, comme pour prouver pour ainsi dire qu'il la prenait entièrement sous sa protection. Vous savez tous en effet que ce sont les Révérendes Dames de l'Hôtel-Dieu qui ont fourni le terrain, qui ont prêté l'argent nécessaire pour élever le bel et dispendieux édifice qui nous abrite tous aujourd'hui ! Ce sont elles qui, quoique cloîtrées, s'imposent encore le trouble de vous admettre, de vous suivre tous les jours dans leurs salles, qui fournissent et préparent tous les remèdes pour les malades que vous y voyez, qui achètent les instruments les plus coûteux, pour tous les genres d'opérations ; ce sont elles encore qui, même pour vous épargner des fatigues, des dépenses et pour vous arracher aux dangers qui pourraient quelquefois menacer vos jours, ce sont elles qui poussent l'attention

jusqu'à fournir vos amphithéâtres sans aucune rémunération. Ces dames ont fait tous ces sacrifices, pour rendre leur maison plus utile aux malades, en ayant toujours près d'elles, un certain nombre de médecins qu'elles forcent par leur générosité même, à rivaliser avec elles, dans les soins à donner aux malheureux, qui toujours reçoivent chez elles, les soins les plus tendres, tous les secours de l'art les plus empressés et surtout ces consolations de la religion si suaves au moment suprême du passage du temps à celui de l'éternité ! Ces dames n'ont pas eu seulement en vue l'accroissement de leur hôpital, elles ont eu de plus la sagacité de prévoir qu'elles étendraient ainsi les bienfaits de leur œuvre partout, en contribuant à rendre plns habiles les médecins qui se répandent dans toutes les directions. En effet ces cliniques médicales et chirurgicales, dans un établissement si considérable, vous permettent de vous former avant de commencer à pratiquer. Les élèves studieux, qui veulent profiter des avantages immenses qu'offre ce vaste champ pour l'expérience, peuvent en effet suivre tous les jours les cas les plus divers en médecine comme en chirurgie, et après avoir observé attentivement au lit du patient tous les symptômes de la maladie, l'effet des médicaments administrés, si la mort emporte le malade, ils peuvent encore, au charnier, sur son cadavre, aller constater les ravages qu'a subis son organisation, et se livrer ainsi à l'étude si importante de l'anatomie pathologique !

Comme vous le voyez, Messieurs, les Révérendes Dames de l'Hôtel-Dieu ont tellement fait et font tant encore pour l'Ecole de Médecine, que comme elles se sont plues elles-mêmes à le dire, ces deux établissements n'en font plus qu'un, et par conséquent l'Ecole ne peut plus agir sans leur participation et sans leur faire agréer toutes les conditions qui peuvent les concerner ou changer les rapports actuels entre ces deux corps. Il y a encore les Révérendes Dames de l'Asile de la Providence, qui jour et nuit au dehors, se sacrifient au soulagement des malades. Elles aussi se sont attaché les médecins de l'Ecole et s'efforçent à fournir leur quote-part de moyens, pour aider à former les jeunes élèves à la pratique de la médecine. Vous connaissez leurs dispensaires, ils sont pour vous l'école pour ainsi dire où vous devez aller apprendre à recevoir, à interroger les malades, à pratiquer les opérations mineures. Vous y avez même occasion de vous y habituer à aller seuls voir les malades à domicile, à faire votre diagnostique, à prescrire vos ordonnances, sans dépenses puisque les remèdes y sont donnés, sans responsabilité même personnelle, puisque les médecins visiteurs des dispensaires sont là pour vous guider ! Plus tard, encore, devenus médecins, si vous restez à la ville, vous êtes nommés à votre tour médecins visiteurs des dispensaires et alors, toujours sans dépenses, sans courses à faire, à heure fixe tous les jours, au même local, vous avez un certain nombre de malades à traiter pour achever à vous former, pour vous faire connaître et faire votre clientèle ! Il y a donc encore ici une étroite alliance entre cet établissement et l'Ecole pour l'enseignement médical et ces liens communs ne peuvent être changés ! Il en est de même de l'Hôpital Général, des Révérendes, Sœurs Grises, dont l'école soigne les enfants et les vieillards, que leur charité leur fait recevoir en si grand nombre qu'il leur a fallu bâtir ce vaste édifice, qui fait à lui seul l'ornement de la rue Dorchester, dans la partie ouest de cette ville. Sur la rue Ste. Catherine, elles vous ouvrent encore leur dispensaire pour les maladies des yeux. Cet important département. sous l'habile direction de notre ancien élève et si zélé collègue actuel, M. le Dr. Desjardins, ne saurait trop attirer votre attention. Ce Monsieur, arrivant tout récemment d'un nouveau voyage en Europe, vous mettra au courant des derniers progrès en ophthalmologie, et vous rendra par ses intéressantes cliniques sur le sujet les services les plus inappréciables !

Que dirai-je maintenant de la Maternité ? Monsieur le Docteur E. H. Trudel, notre respectable et vénéré Président, en est pour ainsi dire un des fondateurs et comme tel, il a contribué à passer cet établissement à notre Ecole, qui en a assez reconnu les avantages, pour aider même pécuniairement cette maison, pour lui faciliter son œuvre, en agrandissant son local et en faisant face aux quelques dépenses en sus nécessaires à l'admission des élèves. Grâce à cet heureux auxiliaire, nos jeunes gradués, outre les cliniques obstétricales qui s'y donneront désormais, nos jeunes gradués pourront déjà connaître la pratique de l'obstétrie, sous leur habile professeur, avant d'être abandonnés à eux-mêmes. Les mêmes liens attachent encore ici l'Ecole !

Vous le voyez, messieurs, un œil sagace, une main ferme et protectrice, des vues larges, saines, religieuses, patriotiques et nationales ont fait de tous ces établissements divers un seul tout, tendant au même but, faire de bons médecins, des médecins bons chrétiens ! Et à qui la société est elle redevable de ce grand bienfait ? Qui a pu de tant d'institutions séparées, qui semblent à première vue avoir des fins si différentes, si disparates, qui a pu dis-je en harmoniser ainsi la marche, la faire tendre au même but, en tirer tant d'avantages

précieux pour les déverser tous sur le même corps et le rendre si puissant à faire le bien pour généraliser ensuite partout son action philantropique et salutaire ?

Vous le devinez, Messieurs, et je n'aurais pas besoin de le nommer, si ce n'était un devoir de reconnaissance de proclamer bien haut son nom pour le passer à la postérité. Je devrais dire plutôt pour le conserver dans les annales de l'Ecole, comme celui de son véritable créateur, car l'histoire se chargera de faire connaitre le grand rôle qu'a joué Sa Grâce l'illustre et bien-aimé Archevêque de Martianopolis, pendant son épiscopat en cette ville, sous le nom vénéré d'Ignace Bourget, évêque de Montréal !

Notre école ainsi constituée, notre école avec un champ si vaste, notre école si patronisée, marchant, comme faculté de médecine de l'Université du collége Victoria, sur un pied d'égalité avec ses autres sœurs de la province, que pouvait-elle désirer de plus ? Absolument rien, si ce n'est le remplacement judicieux de ses professeurs à mesure des vides à remplir ! Elle a donc fait preuve de bon vouloir dans ses pourparlers d'union avec Laval, mais aussi elle a défendu et maintenu énergiquement sa position.

Il faut en effet qu'elle conserve son nom, son autonomie, son indépendance parfaite et son affiliation avec l'Université Victoria, comme Laval a la sienne avec le collége Royal des Chirurgiens de Londres. Il faut que nos élèves puissent dans le cas même de cette union prendre leur diplôme à Victoria. Et l'école veut maintenir tous ces droits qu'elle a acquis au prix de tant de sacrifices et de travail, et elle ne peut pas au moment où elle est le plus prospère vouloir se suicider. D'ailleurs Montréal, le fleuron des possessions britanniques en Amérique, Montréal le siège de la haute éducation, la ville aux établissements si importants de tous genres, Montréal ne peut être sacrifiée, et ne peut être sous la dépendance de sa cité rivale. Si donc une union cordiale, avantageuse, honorable et sauvegardant tous nos droits, ne peut pas avoir lieu avec Laval, espérons que la divine providence mettra le comble à ses faveurs en nous dotant du bienfait d'une université indépendante. Tels sont, Messieurs, les motifs, les espérances qui nous ont guidés ! Tels sont les aspects différents qui vous prouvent la délicatesse, la difficulté de la position de l'école dans les circonstances auxquelles j'ai fait allusion ! J'aurais pu, vous auriez désiré peut-être m'entendre vous faire le récit de tout ce qui s'est passé ; le temps n'en est pas encore venu ; tous les documents sont écrits et conservés précieusement, le rôle de chacun y est tracé fidèlement. L'école regarde ces pages comme les plus importantes de son histoire, mais elle croit devoir garder encore le silence pour ne pas entraver la marche des événements. Tirons donc un voile épais ; que ce dernier passé n'existe point pour ainsi dire pour le moment ; mais unissons simultanément tous nos efforts, nous, vos professeurs pour vous être utiles et vous faciliter la tâche ardue de votre travail ; et vous, Messieurs les élèves, continuez, je vous prie, comme par le passé, à nous rendre la besogne plus facile, je puis dire même agréable, par votre bonne conduite, votre application et votre exactitude à remplir tous vos devoirs !

N'oubliez pas que toute la population canadienne, en ce moment, a l'œil fixé sur l'Ecole : nos institutions sœurs, le clergé, le monde médical, tous suivent ses démarches avec intérêt, avec sympathie. Sachons la mériter et nous grandirons dans leur estime : chacun d'eux deviendra un nouvel apôtre de notre cause, chacun se plaira à glorifier l'Ecole et il suffira d'en être l'élève pour être bien vu et bien reçu partout ! Voilà, ce que je pouvais vous dire ; permettez-moi maintenant de vous parler de la noble profession à laquelle vous aspirez !

Vous voulez être médecins ! Soit, mais savez-vous quel est le moyen pour le devenir ? On ne peut être médecin, dit Velpeau, qu'à la condition de travailler et de travailler toujours ! Car, ajoute Parise, il est aussi honteux pour un médecin d'être ignorant que pour un soldat d'être lâche ! Et pour pouvoir avoir droit d'aspirer à pratiquer un jour cet art presque divin, il faut d'abord avoir acquis une éducation classique complète ; alors seulement, l'esprit préparé par de fortes études, vous pouvez aborder sans crainte chacune des branches aussi nombreuses que difficiles, qui forment le cercle des connaissances si variées mais si enchaînées ensemble que tour à tour vous devrez plus tard mettre à tribut, pour en tirer un parti salutaire pour ceux qui se confieront à vos soins. Mais ce n'est pas encore assez que votre intelligence ait été ainsi préparée et cultivée, il faut aussi que votre cœur soit formé à la vertu. Oui, messieurs, et je le répète à dessein, il faut en effet que votre cœur soit formé à la vertu. Et ce n'est pas assez alors même de la plus pure morale, il faut encore qu'une ardente charité puisse au besoin mettre sur vos lèvres ces paroles si suaves d'une douce et véritable sympathie, pour consoler et encourager ceux qui souffrent dans leurs plus tendres affections, pour soutenir leur vertu tout en vous inspirant des conseils assez sages pour vous faire relever ceux qui sont tombés et les maintenir dans le sentier du

devoir ! A mesure que vous avancerez dans la vie, vous connaitrez d'avantage tout ce que peut souffrir notre pauvre humanité ! Et comme souvent les tortures les plus cruelles sont celles de l'âme, vous n'aurez plus alors d'autre guide que votre propre conscience, que les élans de votre cœur ! Ah ! puissent-ils toujours être bien inspirés ! Puissent-ils toujours être sages et vertueux ! Car il vous faudra en effet à vous même cette forme conviction du devoir, cette résolution inébranlable d'un caractère assez droit pour le remplir, qui vous fassent repousser, à l'occasion, ces prières si suppliantes, si pathétiques, ces offres si séductrices d'un gain quelquefois presque fabuleux, que la vertu déchue au désespoir et le séducteur coupable, sous l'effet de la crainte, peuvent tour à tour venir vous adresser ! La religion enfin vous imposera encore des devoirs sacrés à remplir, auprès du lit de vos malades, et il ne vous faudra pas attendre le râle de leur agonie pour y satisfaire. Auprès de la femme sur son lit de douleur, elle devra quelquefois aussi arrêter votre main, qui ne devra jamais être assez téméraire, assez criminelle pour agir d'après les conseils de certains auteurs, en vous faisant sacrifier la vie de pauvres innocents ! Ces préceptes ne sont pas et ne doivent pas être ceux de notre Ecole ! Dans le cours de votre carrière, vous aurez souvent des certificats à donner, des dépositions même assermentées à faire, quelquefois devant les tribunaux civils, d'autre fois durant les assises criminelles. Il faudra que votre plume, que votre langue ne soient toujours que la fidèle expression de la pure vérité ! Voilà messieurs, les raisons qui, dès le début de votre carrière, imposent à ceux devant qui vous devez vous présenter pour être admis à l'étude de la médecine, voilà les raisons, dis-je, qui leur imposent le devoir impérieux, qui les force à exiger de vous les preuves inconstestables de votre éducation classique, comme de votre moralité religieuse. Si donc votre esprit est assez orné par votre éducation classique, si votre cœur et votre âme ont su répondre à votre éducation religieuse, alors par un constant travail, soit par l'analyse des lectures données par vos professeurs, dans les sessions régulières à cette fin, soit par votre empressement à suivre les cours libres, les différentes cliniques et par une étude approfondie des meilleurs auteurs, vous pourrez entrer à votre tour dans cette nombreuse cohorte d'hommes instruits, qui se dévouent toujours et partout au soulagement de l'humanité souffrante. Vous serez donc enfin médecins !

Que de rôles différents alors, la divine providence pourra vous appeler à jouer en cette capacité.

Médecins des pauvres probablement pour débuter ! Jour et nuit, de domicile en domicile, vous verrez l'humanité avec toutes ses souffrances. Ici le père de famille, cloué sur la paille de son misérable grabat, vous demandera les larmes aux yeux, la santé qui rende à son bras, maintenant décharné, mais autre fois si nerveux. la force de gagner encore le pain de ses enfants ; là la mère autrefois si gaie, si bien portante, si empressée dans les soins de son ménage, pâle et chancelante, vous suppliera de la rappeler à la vie pour se dévouer de nouveau à sa famille. Ah ! à tous ces malheureux, vous prodiguerez avec bonté vos soins les plus empressés ; ils les reconnaitront mieux que personne ; chez eux seuls, vous trouverez probablement la reconnaissance, car ailleurs souvent avec quelques écus, on croira, on craindra même peut-être vous avoir déjà trop payés !

Médecins légistes ! Vous marcherez de pair avec la magistrature qui pourra vous demander au besoin de l'éclairer et ne prononcera jamais son jugement que sur le témoignage que vous aurez rendu ; car seuls vous pourrez désigner et extraire du corps de la victime le poison que la main criminelle aura employé; seuls vous pourrez constater ces différents délits ourdis dans l'ombre et exécutés sans témoins.

Chirurgiens d'armée ! Vous suivrez partout les combattants, comme eux, vous affronterez les périls de la bataille ; vous irez sous les balles et la mitraille de l'ennemi, relever les blessés, et froids, l'esprit lucide, la main sûre, vous sonderez la plaie, vous en extrairez le plomb mortel ou vous ferez l'amputation nécessaire sur le lieu même du carnage, impassibles et sourds à ses terribles bruits. Et pour récompense, officiers déjà dans les rangs en votre qualité de chirurgiens, vous pourrez parvenir aux grades militaires les plus élevés, en recevoir les honneurs, en retirer la paye.

Médecins dans une épidemie ! Loin de fuir les lieux où elle sévit, consorts du prêtre, comme lui vous vous donnerez tout entiers au soulagement de ceux qu'elle attaque, et si victimes de votre charité, il vous faut mourir, vous grossirez la liste déjà nombreuse de nos martyrs. Un médecin canadien, bien connu par un grand nombre d'entre nous, vient de succomber à la fièvre jaune, fidèle à son poste, dans l'exercice de son devoir, malgré son grand âge. Son noble nom doit être enrégistré avec orgueil dans nos annales. Je veux parler du Dr. Dansereau, né à Verchères et décédé ces jours derniers à Bâton Rouge, martyr de sa charité. Je vous prie de me permettre de vous rappeler à cette occasion, que notre estimé collégue et zélé fonda-

teur M. le Dr. Munro a failli lui-même aussi succomber au typhus en 1847, en donnant ses soins aux malheureux irlandais, mis en quarantaine à cette époque à la Pointe St Charles, à leur débarquement sur nos rives ; et c'est par pur miracle, pour ainsi dire, qu'il a pu survivre à la forte attaque de cette maladie contagieuse qu'il contracta aux sheds tandis que tant de prêtres, de religieuses et de médecins furent alors victimes de leur dévouement.

Médecins auteurs ou écrivains ! Vous pourrez grossir la liste des volumes de notre littérature médicale. Quelle autre profession en possède un aussi grand nombre ? Quelle autre a donné des ouvrages aussi scientifiques, aussi divers ? Quelle autre pousse aussi loin ses recherches, se condamne à des travaux si nombreux et si pénibles pour avancer la science ? à des expériences personnelles quelquefois même si dangereuses, dans un but de pure philanthropie ? Quelle autre littérature professionnelle compte des prix et des couronnes !

Médecins journalistes ! Vous ferez connaître à vos confrères les découvertes nouvelles, vous annoncerez les ouvrages les plus récents, vous en donnerez l'analyse, vous en priserez la valeur, vous estimerez les traitements nouveaux et vous donnerez des statistiques pour appuyer votre jugement ; vous rapporterez les cas intéressants traités dans les hôpitaux ; en un mot vous publierez à époque fixe et régulière tous les faits qui se rapportent à notre art.

Médecins Professeurs ! vous analiserez les ouvrages qui traitent la matière de votre enseignement, vous en ferez un cadre clair et concis, et vous vous efforcerez d'en faire comprendre à vos élèves, de leur en inculquer les notions les plus justes, les plus confirmées par l'expérience.

Médecins de ville ! En contact continuel avec les gens les plus instruits, à tout moment appelés en consultation avee les membres d'élite de votre corps pour les cas les plus divers, il vous faudra pour rivaliser avec avantage avec vos confrères, pour mérite et conserver l'estime de votre clientèle même, vous livrer sans cesse à l'étude, suivre chaque jour, et pas à pas, les progrès de votre art, vous donner tout entiers à son exercice, étudier particultèrement les maladies de la classe de ses femmes étiolées, celles des trop grands viveurs, comme celles qui sont le résultat du vice et de la débauche !

Médecins de campagne ! Un théâtre [illegible] vaste vous sera offert ; au bruit, [illegible] villes, vous verrez succéder la [illegible] simplicité : au luxe, l'économie ; au travail surexcité le calme et le repos ! Pou[illegible] que vos livres, entre les courses de jour et de nuit que vous aurez à faire, mais avec Horace vous pourrez chanter « Beati qui pro cul à negotiis sub tegmine fang.!" Vous le voyez, Messieurs, pas une profession, comme celle de la médecine, vous ouvre pour ainsi dire autant de carrières diverses, vous permet de vous établir en autant de lieux différents ! De plus il est véritablement honorable d'être médecin. L'éducation générale et choisie que comme tel vous devez posséder ; le bien que vous pouvez faire à tout instant, en soulageant même les peines morales tout en faisant disparaitre les douleurs physiques ; la confiance illimitée que vous pouvez acquérir ; tout doit faire de vous un homme respecté, heureux et utile ! Parcourez un instant les différentes éditions du dictionnaire des contemporains par Vapereau : que de médecins chevaliers, officiers et commandeurs de la légion d'honneur en France seulement ! Que de croix, de médailles de fer, de bronze, d'argent, d'or, de rubans, de titres nobiliaires mêmes, donnés dans les autres pays d,Europe aux sommités médicales ! Vraiment, je crois pouvoir assurer que dans toute la société, c'est notre profession qui compte le plus de décorés, et parmi les nôtres, ce n'est pas le hazard d'avoir assisté à telle ou telle bataille, c'est le mérite personnel, et le travail de l'intelligence rendus utiles à tout le genre humain qui sont couronnés ! Et, Messieurs, pardonnez-moi, je vous prie, si parmi ceux-ci et pour être plus court je cite les noms de Berzelius, de Lavoisier, de Thénard, d'Orfila, de Dumas, de Pelouze, de Barthelot, de Wurtz, comme chimistes en Europe, et sur ce continent, celui de Sterry Hunt, l'auteur de chimie que je vous recommande tous les ans et qui du vivant même de son auteur est déjà rendu à sa cinquantième édition, et celui du Dr. Jackson des Etats-Unis, qui fit le premier la découverte de l'anesthésie d'abord avec l'Ether. Quel bienfait n'est-ce pas en effet pour l'humanité que le chloroforme ? La femme, condamnée par l'Etre suprême à enfanter avec douleur, est soustraite sous son influence et sans retard pour sa délivrance, aux souffrances les plus atroces. Le chirurgien ne lui doit-il pas l'immobilité de son patient, son silence et la sécurité même pour ainsi dire de son opération ! Mais ce présent n'est pas le seul que lui fasse la chimie, Lister n'a-t-il pas découvert que l'acide carbolique, mis en contact avec les instruments et les mains du chirurgien, ainsi que son usage dans les pansements et sa pulvérisation dans les hôpitaux, mettait l'opéré à l'abri des accidents quelquefois si funestes qui suivent les opérations.

Comment se fait-il donc, après tout ce que je viens de dire, que la faculté de mé-

decine vienne dans les universités, dans la société même, après celles de théologie et de droit qui ont préséance sur elle ? Sous le rapport humanitaire et scientifique la médecine peut-elle donc leur être inférieure ? Que veulent donc dire toutes ces décorations, ces prix décernés aux médecins en Europe, ce que je ne vois pas dans aucun autre corps, si ce n'est, et encore en bien petit nombre, dans le militaire et pour faits d'armes seulement ! Si j'ouvre au contraire les livres saints, j'y vois le médecin honoré, le r espect au médecin ordonné, tandis que je me rappelle cette ligne d'une hymne chantée à vêpres :

advocatus, sed non latro

C'est dommage néanmoins que l'on ne puisse pas toujours dire d'après celui-là :

ex uno disce omnes !

Voilà ce qui me console, et me donne lieu d'expliquer comment Messieurs les avocats ont pu peut-être prendre préséance sur nous !

Je ne puis pas non plus, dans la circonstance actuelle, oublier cet axiôme si répandu et dont la valeur est si bien reconnue, surtout par les malheureux plaideurs et que voici : "Le plus chétif arrangement vaut mieux que le meilleur procès !" et l'aimable Lafontaine dans une de ses fables si spirituelles, ne donne-t-il pas pour tout partage en effet à chacun des plaideurs un des battants vides de l'huitre que mange à leur nez celui qui s'est chargé de si bien arranger leur litige ! D'un seul coup de plume n'est-ce pas établir la valeur du rôle que joue bien souvent l'avocat ?

Après ces petites épigrammes, dont riront sans doute les premiers, avec leur esprit et leur jovialité ordinaires ceux mêmes à qui elles s'adressent, permettez, Messieurs, je vous prie, que je fasse miroiter un instant encore pour ainsi dire à vos yeux quelques-uns des charmes de l'étude et l'utilité de notre profession ! Quand vous l'aurez étudiée d'avantage, vous pourrez mieux apprécier mes idées actuelles. Approchez en effet d'une bibliothèque médicale, les différentes sciences que vous y trouverez traitées, dans les volumes qui couvrent ses rayons, ne lancent-elles pas les jets d'une lumière qui éclaire tous les arts, les multiplie, les perfectionne tous ! La chimie seule, par exemple, ne donne-t-elle pas les remèdes les plus efficaces, ne va-t-elle pas jusqu'à imiter les pierres les plus précieuses, à fabriquer des éthers parfumés dont l'odeur et le goût sont réellement ceux des fruits les plus délicieux ! ne vous fournit-elle pas encore les agents qui vous permettent de prendre des photographies qui perpétuant votre image, conservent votre souvenir ? La chimie ne vient-elle pas encore à votre aide pour vous faire vaincre les obstacles les plus insurmontables ? Que deviennent en effet les rochers les plus énormes comme les plus durs, sous l'action de la dynamite ? Que ne peut pas encore la puissance utilisée des différents acides ? Quels miracles après nombre d'années écoulées même, n'opère pas pour ainsi dire la toxicologie, dans la recherche et la reproduction du poison, dans les cas d'empoisonnement suivi de mort ! Mais j'abuse de votre patience, et je dois me taire. Je m'en console, à la pensée que demain même, je commencerai, mais avec méthode cette fois, à m'occuper de cette belle science et je termine enfin réellement en vous disant combien je serai désormais heureux de vous rencontrer ici tous les jours, pour chercher à vous faciliter l'acquisition des connaissances que vous devrez posséder sur cette branche si importante de vos études médicales. Au revoir donc, Messieurs, et à demain !

